

Louise
allier

24 juin 1916

Mon cher Bâtonnier,

Je viens vous demander, si vous voulez bien vous charger d'une pénible, mais utile mission. Notre confrère Charles Chiebaudt, capitaine au 245^e rég^t d'Infanterie a été tué ce matin. Je le connaissais peu avant de venir à la division. Depuis deux mois, j'avais appris à le connaître et à l'apprécier, mais j'ignore s'il est marié et s'il a des parents. S'il en a, il importe qu'ils soient avisés autrement que par la lente, et un peu brutale, voie officielle. C'est pourquoi j'ai aussitôt pensé qu'il était de mon devoir de confrère de vous communiquer la pénible nouvelle.

Mais j'ai tenu à m'assurer auparavant qu'aucun doute ne pourrait subsister, et contrôler soigneusement le renseignement que j'avais reçu, quoique je le tinsse de deux hommes qui le connaissaient, et qui, quand je les ai rencontrés, venaient d'assister, peu

d'heures auparavant, aux faits qu'ils m'ont racontés. J'ai recueilli le même récit dans la bouche d'un sous-officier qui avait vu le corps, et je viens d'en recevoir confirmation par le lieutenant adjoint au colonel des 245^e, qui était ~~présent~~ auprès de Chiebaudt quand il a été tué.

Je puis donc, ce soir, vous affirmer, en toute certitude la décès de notre confrère. Chiebaudt était un officier très ordinaire, très courageux, et très aimé de ses hommes comme de ses camarades.

Il avait été nommé récemment adjudant-major et remplaçait, depuis quelques jours, le commandant de son bataillon. Le régiment était monté pour le second fois, non dans les tranchées, car il n'y en a pas ici, mais dans les trous d'obus qui en tiennent lieu. Il était, pour la seconde fois, presque bien réduit, sous la tempête de feu qu'on subit là-haut, où les gros obus tombent sans arrêt en rafales servies. Là, comme me le disait Chiebaudt à son premier retour, les

immenses trous que voient les plus, se
déplacent sans cesse, le nouveau comblant
l'ancien.

Chiebat, épuisé comme les autres, et malgré
sa vigueur, par 3 jours de cette vie atroce,
pendant lesquels personne n'avait pu manger,
boire ni dormir, était très ennu de la disparition
d'une grande partie du régiment, excité par
les rafales d'obus. Il avait demandé que le
bataillon fut retiré - ce qui a eu lieu quelques
heures plus tard.

Ce matin, au tout petit jour, il était sorti, pour
le service, dans le bryau du poste de
Commandement. Un obus arriva et éclata
tout près de lui. Des éclats l'atteignirent
à la tête. Il perdit connaissance et mourut
presque aussitôt.

Jusqu'à présent, il n'a pas été possible de
ramener son corps, mais j'ai l'assurance
que l'on s'y efforcera, et que, à moins
d'impossibilité de tenter le transport sans
exposer les porteurs à ce faire tuer, il sera
ramené, et inhumé au cimetière militaire

du village où je suis, et où se trouve l'État-
Major du régiment.

Il n'y faut pas compter autre mesure paréque,
jusqu'ici, on n'a même pas pu ramener les
blessés, mais une courte accalmie peut se
produire et permettre le transport, qui aurait
lieu aussitôt, cette nuit, si possible.

Quelle effroyable lettre que celle qui se poursuivait ici!
J'en ai déjà fait beaucoup de lecteurs, et des plus
mauvais: aucun n'approchait de leur celui-ci à
cet égard. L'arrière, où je suis, reçoit plus de
projectiles, et de plus gros que les 1^{ères} lignes n'en
reçoivent ailleurs. Il ne s'y passe pas une journée
ni une nuit sans que les 380 y pleurent. Jusqu'
de ce qui se passe à l'avant. Et voilà plus de
le mois que cela dure.

Je n'ai pu, dans cette lettre, vous donner
d'indication géographique, car cela m'est
vous le sera, inévitablement. Mais je le pourrai,
je le ferai.

Peruilly ne vois, mon cher Babouin,
l'expression de mes sentiments d'admiration

J. Gans.